

CHAPITRE 1

ENFANCE ET JEUNESSE

1. LE 8 AVRIL 1856

Au printemps 1856, le Tout-Paris n'en finit plus de bruiser de rumeurs au sujet du nouveau volume de poésies que l'exilé Victor Hugo va faire paraître : il s'appellera *Les Contemplations*. Et l'on s'attend à un coup de tonnerre. Certes la vogue romantique s'est calmée : on oublie de plus en plus Lamartine après son échec à l'élection présidentielle de 1848, Gautier ne porte plus son gilet rouge depuis qu'il s'intéresse tout à la fois au genre fantastique et à une esthétique nouvelle que l'on nomme déjà « l'Art pour l'Art » et Hugo lui-même s'est fait résolument politique avec ses derniers textes, qu'il en aille de *Napoléon-le-Petit* ou des *Châtiments*. Le siècle littéraire est en train de changer et la mode s'oriente déjà du côté de ce que l'on désigne du vague mot de « réalisme ».

Un certain Champfleury commence à faire parler de lui, il publiera dans quelques mois un essai critique pour définir théoriquement la nouvelle école littéraire, *Le Réalisme*, une revue aussi intitulée *Réalisme* va paraître dès l'été, dirigée par Louis Edmond Duranty et Jules Assezat, et les écrivains du moment se regroupent de plus en plus nombreux avec l'intention assumée d'orienter la littérature du côté d'une représentation

obstinée du réel. Le temps est venu de rompre avec le sentimentalisme romantique. D'ailleurs, il s'agit de montrer les injustices d'une société bourgeoise qui profite de la révolution industrielle mais laisse de côté tout un peuple que jamais l'art, jusqu'alors, ne s'est chargé de raconter. Il faut lever le voile sur la vie des ouvriers, les réalités du couple, les affaires d'argent, la nature humaine dans ses travers...

Pour mieux s'imposer, les réalistes en appellent à quelques figures tutélaires indiscutables, Balzac par exemple. Il leur apparaît comme le père fondateur de leur esthétique. Volontiers, ils se convainquent à présent que tous les arts travaillent de concert pour effectuer leur mue. Gustave Courbet a peint il y a déjà plusieurs années son *Enterrement à Ornans* et on se réjouit presque du scandale de son exposition au Salon de 1850. On a insulté le peintre, on lui a reproché de valoriser le laid et le trivial... mais Courbet a tenu bon. Dans le catalogue de son exposition-vente de 1855, il explique : « Être à même de traduire les mœurs, les idées, l'aspect de mon époque, selon mon appréciation, être non seulement un peintre, mais comme un homme, en un mot faire de l'art vivant, tel est mon but. » Puisqu'on a refusé son tableau pour le Salon de 1855 qui s'ouvrait en même temps que l'Exposition universelle, il a exposé à quelques mètres, avenue Montaigne, dans le « Pavillon du réalisme » que le mécène Alfred Bruyas lui a fait construire. Le réalisme n'en finit donc plus de susciter les débats, de choquer et de provoquer mais il gagne du terrain.

C'est dans ce contexte esthétique-philosophique mais aussi politico-social que, le 8 avril 1856, Flaubert honore à Paris son premier rendez-vous professionnel. Dans les bureaux de *La Revue de Paris*, il signe son premier contrat d'édition. Son ami de jeunesse, Maxime Du Camp, et Léon Laurent-Pichat s'engagent à publier son roman *Madame Bovary* en six livraisons consécutives, à partir du numéro de juillet de la Revue. Les deux co-directeurs lui en offrent deux mille francs. Après quoi, il pourra toujours trouver un éditeur pour une publication en volumes et offrir à son texte une nouvelle vie comme il en va habituellement au XIX^e siècle.

Gustave Flaubert, alors, a un peu plus de vingt-quatre ans. Encore mineur selon la loi de l'époque, le jeune homme mesure son bonheur : peut-être va-t-il réussir à rendre célèbre le nom des Flaubert par une

carrière artistique, loin des salles d'opération chirurgicale et des bistouris de son père et de son frère. Peut-être parviendra-t-il du même coup à convaincre sa mère de son talent.

Il ignore cependant la nature de l'aventure dans laquelle il s'engage en paraphant le contrat d'édition. Comment se douter que *Madame Bovary*, dans quelques semaines, s'imposera comme l'illustration la plus aboutie de l'écriture réaliste ? Comment prévoir que la République des lettres et un lectorat bourgeois vont le proclamer, définitivement, chef de l'école réaliste ? Comment supposer les coupes bientôt imposées par la *Revue de Paris*, le procès à venir et les bancs de l'infamie sur lesquels une censure aveugle va le contraindre de s'asseoir ?

Le réalisme s'impose dans les années 1856-57.

Mais c'est un succès de scandale. Le 29 janvier 1857, face au procureur impérial Ernest Pinard, Flaubert doit répondre du chef d'inculpation d'outrage à la morale publique et religieuse et aux bonnes mœurs. Et s'il est acquitté le 7 février, il reste que son roman n'est plus lu désormais que par des lecteurs en quête des passages soi-disant lubriques. La littérature devient une affaire médiatique, et la presse se charge de propager rumeurs et polémiques. Quelques mois plus tard, Flaubert est rejoint dans les tourments judiciaires par un jeune poète, dont il a fait la connaissance il y a peu, Charles Baudelaire. Le recueil de ce dernier dérange à son tour, il s'intitule *Les Fleurs du Mal*. Au cours de l'année, ce seront encore *Les Mystères du peuple* d'Eugène Sue que le procureur impérial poursuit... Quoi qu'il en soit, si la littérature nouvelle cherche sa voie, Flaubert, devenu célèbre du jour au lendemain, se découvre investi d'une mission. On compte sur lui pour incarner et défendre l'école réaliste.

Ce n'est guère son intention, pourtant, quand il lit avec un bonheur fou le compliment que Victor Hugo lui adresse le 30 août 1857 dans une lettre qui lui assure : « *Madame Bovary* est une œuvre. [...] Vous êtes, Monsieur, un des esprits conducteurs de la génération à laquelle vous appartenez. Continuez de [tenir] haut devant elle le flambeau de l'art. Je suis dans les ténèbres, mais j'ai l'amour de la lumière. C'est vous dire que je vous aime. »

Le recueil du même Hugo, *Les Contemplations*, semble bien loin. En quelques mois, le nom et l'œuvre de Flaubert se sont mis à exister pour de bon et l'on parle désormais autant de *Madame Bovary* que des poèmes du célèbre exilé. Davantage même. Certes, Flaubert ne tient pas la promesse qu'il s'était faite de publier trois livres à la fois, *Madame Bovary*, donc, *La Tentation de saint Antoine* et *Saint Julien l'Hospitalier*, défi insensé mais il sait qu'une place lui est définitivement réservée dans le monde si fermé des lettres françaises. La littérature entre dans sa phase de modernité, et il en est le premier responsable. Son orgueil ne lui interdit plus de répéter à Louis Bouilhet, son ami poète et dramaturge : « On ne considère les gens que lorsqu'ils se considèrent eux-mêmes beaucoup. »

Il y aura donc maldonne. Flaubert refuse de se trouver réduit à l'écrivain que ses contemporains veulent voir en lui. Il ne sera pas un réaliste, quoi qu'on en dise. Ses projets l'entraînent ailleurs, du côté de sa fameuse *Tentation de saint Antoine* qu'il lui tarde déjà de reprendre et qui lui évitera de se consacrer à peindre un monde et une époque qui le révulsent. Il n'est pas entré en littérature pour proposer de vagues clichés photographiques d'une société pour laquelle sa haine ne cesse d'enfler au fil des années. Il est un ours, qui aime vivre dans le silence de son cabinet de travail à Croisset, loin du monde, en dehors des lois d'une bourgeoisie replète et prudhommesque. Pour écrire *Madame Bovary*, il a multiplié les sacrifices, blessé des gens, jusqu'à sa pauvre mère, trahi aussi des rêves d'adolescence et des espoirs d'homme amoureux. Louise Colet s'en souviendra longtemps... Il ne peut se résoudre à devenir ce qu'il refuse d'être.

D'ailleurs, il déteste tous les écrivailleurs de son temps qui accumulent les succès d'estime et parfois connaissent la renommée malgré leur indigence artistique. Il refuse de se sentir investi de la moindre mission sociale, il ne veut prendre la défense de personne, ni du peuple, ni des bourgeois conservateurs. Il ne croit pas en l'utilité de l'art. Bien au contraire, il rêve de Beau, d'idéal esthétique et même d'un « livre sur rien ». Quant à Champfleury et toute sa clique, ils n'ont rien pour lui plaire.

Le père de *Madame Bovary*, son roman à peine publié, se retrouve donc piégé au point de passer pour l'un des écrivains les plus incompris de ses contemporains. Désormais, il ne cessera plus de fuir le souvenir du trop mémorable 8 avril 1856. Auprès de Louis Bouilhet, avec lequel il peut parler sans fin de littérature – celle qu'il rêve et non pas celle qui vient de lui assurer une renommée soudaine – et travailler à quatre mains, sur une pièce que le versificateur ne parvient pas à terminer, *L'Aveu*, ou sur ses projets à lui. Auprès de sa nièce, la jeune Caroline, à laquelle il dispense des leçons d'histoire, de langues anciennes ou même de littérature. Auprès de sa mère sous le toit de laquelle il vit mais qui est résolue à ne voir en Gustave personne d'autre que son fils, et surtout pas l'écrivain talentueux que le Tout-Paris commence de s'arracher. Flaubert s'est convaincu de combattre l'ennui ou le désœuvrement par un trop-plein de travail.

C'est ainsi que le cadet des Flaubert s'impose comme l'un des plus grands écrivains de la littérature française, par le succès inouï et scandaleux tout à la fois d'un premier roman publié. *Madame Bovary* devient au fil des mois et des années un texte connu à travers le monde entier – il existe des traductions en plusieurs dizaines de langues étrangères – dont le personnage principal n'en finit plus de parler à toutes les épouses mal mariées. Son mal-être a donné son nom à une maladie psychosomatique, le bovarysme, et ses infidélités interrogent encore aux yeux des réactionnaires intégristes, un siècle et demi après le procès intenté par le second Empire, la moralité des femmes. Mieux encore, avec son roman, Flaubert a promu une révolution littéraire alors même que ses lecteurs, enthousiastes ou critiques, comprennent mal l'esthétique dont il est porteur. Quand ses contemporains saluent en lui le chef de l'école réaliste, un de ces nouveaux écrivains si soucieux de peindre la réalité et ses misères en photographes, quand ils l'accusent d'avoir donné naissance à Zola, Maupassant et quelques autres, ils refusent d'entendre l'idéal esthétique de l'homme de Croisset. Flaubert, lui, ne rêve pourtant que de sa tour d'ivoire et d'une littérature en quête du Beau. Il est l'ami de Théophile Gautier, il se laisse charmer par les théories de « l'Art pour l'Art » et le Parnasse naissant lui a déjà montré quelques séductions qui ne le laissent pas insensible. Il s'est toujours emporté, dans l'intimité des

conversations amicales, contre toute forme d'engagement, il refuse l'idée d'une littérature probante, il plaide au contraire pour ce que la critique appellera bien des années plus tard l'autonomisation de la littérature. Que sa Bovary pleure dans vingt villages à la fois, il s'en moque ! Son rêve se développe à mille lieues, il l'explique à qui veut bien l'écouter, Louise Colet et les autres, mais il sait bien à quel point il caresse là des chimères : « Ce qui me semble beau, ce que je voudrais faire, c'est un livre sur rien, un livre sans attache extérieure, qui se tiendrait de lui-même par la force interne de son style, comme la terre sans être soutenue se tient en l'air, un livre qui n'aurait presque pas de sujet ou du moins où le sujet serait presque invisible, si cela se peut. Les œuvres les plus belles sont celles où il y a le moins de matière ; plus l'expression se rapproche de la pensée, plus le mot colle dessus et disparaît, plus c'est beau. Je crois que l'avenir de l'Art est dans ces voies. »

Avec la publication de *Madame Bovary*, c'est un destin qui se construit, qui enlève l'homme, bourgeois bien né installé dans le confort d'une vie de rentier provincial, à la promesse d'un état qu'il aurait dû prendre, notaire ou avocat. Il le métamorphose en artiste épris de principes esthétiques, de créations littéraires et de quête du Beau. L'expérience artistique se vit-elle comme un arrachement ? Tant pis ! Le 8 avril 1856, Flaubert s'est engagé dans un sacerdoce dont il se plaindra avec une régularité déconcertante mais qu'il n'abandonnera jamais. Un écrivain est né.

La vie de Flaubert est intimement liée à la chose écrite. Depuis un apprentissage pénible de la lecture par le petit garçon perdu dans les jupes de sa mère, si l'on en croit Sartre, jusqu'à la reconnaissance publique et politique avec l'obtention de la Légion d'honneur le 15 août 1866, décernée par le second Empire bien décidé à saluer un de ses écrivains. Depuis les quatre à cinq mille lettres écrites entre 1829 et le 26 mars 1880 – il a 8 ans lorsqu'il correspond pour la première fois avec son camarade Ernest Chevalier et sa dernière lettre serait adressée à Zola – jusqu'aux quelques rares œuvres publiées de son vivant, *Madame Bovary*, *Salammbô*, *L'Éducation sentimentale*, *Le Candidat*, *La Tentation de saint Antoine* et les *Trois Contes* (seuls quelques extraits du *Château des cœurs* paraissent et *Bouvard et Pécuchet* connaît une publication posthume). Depuis les

manuscrits conservés précieusement au fond de ses tiroirs (œuvres de jeunesse, récits de voyage) jusqu'aux innombrables dossiers remplis de brouillons, plans, scénarios, notes de lectures diverses...

Comme l'a déjà relevé un critique, Flaubert est « l'homme-plume » par excellence. La pipe dans une main, la plume dans l'autre, on l'imagine volontiers au milieu de son cabinet de travail à Croisset, dans la pièce un peu sombre avec vue sur la Seine que le peintre Rochegrosse a représentée et où la figure du maître, justement, manque comme une évidence inutile. Flaubert est l'homme des textes qu'il a composés mais aussi celui des livres écrits par d'autres et qu'il a lus pour son plaisir et sa culture, pour le travail et ses enquêtes préparatoires, pour la nécessaire connaissance des confrères et de l'esprit du temps. Plus de mille cinq cents livres au moins dans sa bibliothèque, dont plus de trois cents à lui dédiés, auxquels il faut ajouter un nombre démesuré de livres empruntés, lus ou parcourus, consultés à domicile ou en bibliothèques, et qui constituèrent, tous, le fonds exceptionnel d'une culture gigantesque. Flaubert n'a jamais posé un livre que pour en prendre un autre, il n'a jamais écrit le mot « fin » que pour entamer un nouveau manuscrit.

Dans son *Dictionnaire des idées reçues*, à l'entrée « Littérature », il écrit : « Occupation des oisifs. » Son humour ne connaît pas de limites. Car si c'est par oisiveté qu'il est entré en littérature – son père, selon la légende, préférant le voir écrire plutôt que s'enivrer dans une taverne mal famée –, cette occupation d'un homme demeuré sans état se révèle dès *Madame Bovary* une chronophage activité. Travaillant toute la journée et jusque tard dans la soirée, sinon dans la nuit, lisant pour mieux écrire, écrivant mieux que tant de confrères pour être lu, Flaubert s'absente volontairement du quotidien tel que le connaissent ses contemporains. Certains mois, sa vie sociale se fait inexistante, il disparaît dans son antre et personne ne le voit plus. À table, avec sa mère, il pense encore à ce qu'il a écrit ou va écrire. Spectatrice d'une existence sans pareille, celle-ci finira par lui reprocher une métamorphose que rien ne lui avait permis de prévoir. Un jour de 1855, alors qu'il termine péniblement son roman, elle lui lance, amère : « La rage des phrases t'a desséché le cœur. » Il n'est plus temps de réagir, elle manque déjà de tout moyen pour le changer. Il ne reste plus qu'à s'interroger avec inquiétude : que devient son fils ?

Désormais la littérature occupe toute sa vie. Flaubert manque de temps pour sa famille, sa maîtresse, ses amis. Quand il les rencontre, c'est pour parler de littérature ou pour se divertir un court instant afin de mieux retourner à son œuvre.

Quelle place reste-t-il dans une pareille existence pour l'amour, les ambitions ou les relations sociales ? Flaubert refuse de s'en soucier. Pourquoi faudrait-il consacrer quelques heures de son temps à autre chose que la sacro-sainte littérature ? La provocation ne lui fait pas peur et s'il faut déranger le Bourgeois dans ses certitudes, alors il s'y emploie sans retenue. Mais Flaubert connaît aussi la complexité de son tempérament, ses changements d'humeur, ses envies contradictoires. La littérature peut valoir le succès... et le succès ouvre les portes, permet de développer un entregent agréable, de fréquenter les meilleurs salons, de se montrer en charmante compagnie. La littérature, sans doute, c'est le lieu flaubertien de l'éternel combat humain entre l'être et le paraître. Elle oppose le silence du cabinet à la rumeur du Tout-Paris, le pudique garçon des phrases lentement accouchées au gros Normand hâbleur qui fanfaronne et parle fort devant ses amis. Elle offre tout à la fois le temps du travail asséchant et celui de la distraction enivrante. Elle favorise l'introspection et puis elle aide à la mise en scène. Elle est étude de soi et constitution de postures. Elle est tout, le grand Tout auquel aspire un Flaubert panthéiste, celui-là même qui peut l'aider à s'arracher au commun, au médiocre, au monde de la Bêtise.

2. UNE FAMILLE BOURGEOISE DE ROUEN

Gustave Flaubert naît le 12 décembre 1821 à Rouen, à quatre heures du matin, au domicile de ses parents, 17 rue Lecat. Dès le lendemain matin, son père, Achille-Cléophas Flaubert (1784-1846), le déclare en mairie.

Celui-ci occupe depuis quelques années le prestigieux poste de chirurgien en chef à l'Hôtel-Dieu, l'hôpital de la ville ; il est un homme reconnu et respecté auquel l'écrivain rendra hommage plus tard pour ses compétences et sa bienveillance à l'égard des malades. Il racontera à